

Le loup, légende locale – par Edmond Piguet, FAVJ du 5 septembre 1945 –

C'était au temps lointain des guerres de Bourgogne. Dérangés dans leurs habitudes par les troupes du Téméraire passant de la Franche-Comté aux rives du Léman, les loups avaient fui les forêts basses et gagné les hauts parages de la chaîne jurassienne.

C'est ainsi qu'au cours de l'été 1476, maints pâturages situés dans la région des Esserts, au-dessus de l'Orient, avaient reçu la visite de ces incommodants personnages. L'un d'eux, particulièrement hardi, avait semé la terreur partout où il avait passé, s'emparant ici d'un veau, là d'une chèvre ou d'un mouton, s'attaquant même aux vaches s'il les rencontrait loin du troupeau ; d'un bon, il passait par-dessus les clôtures les plus élevées et ne craignait pas de s'approcher des chalets, avec l'air de narguer les vachers. Il faut dire qu'il était de dimensions extraordinaires, haut sur pattes, la gueule énorme, et que sa houppe d'un gris fauve, charbonné sous le ventre seulement, donnait à ses brusques apparitions quelque chose d'insolite, de surnaturel, de diabolique en un mot.

- C'est Lucifer ! disaient les vachers apeurés.

Et les moines blancs de l'Abbaye, consultés sur cette étrange bête, se signaient à l'ouïe de ses méfaits. Une fois même, on tenta d'une battue ; les plus courageux du village armés d'une pique ou d'un gourdin, se mirent en campagne. On fit la ronde autour des pâturages, battant buissons, boqueteaux et forêts. Vers le soir, crottée et harassée, la petite troupe redescendait bredouille quand un long hurlement, à la fois lugubre et ironique, retentit soudain dans le sous-bois voisin. Instantanément, les batteurs retrouvèrent leurs forces et disparurent à toutes jambes au bas de la côte...

Ainsi se passa l'été dans les transes, chaque jour apportant le bruit d'un nouveau crime du monstre, qui semblait prendre un malin plaisir à perpétrer ses forfaits à lointaine distance les uns des autres, comme s'il avait voulu faire croire à je ne sais quel don d'ubiquité. Puis vint l'automne avec ses frondaisons rousses de hêtraies, ses fauves tapis de feuilles mortes ; et ce fut un nouveau souci pour nos montagnards, qui croyaient voir sous chaque fayard, s'y confondant, la longue houppe du loup.

Enfin, l'aigre vent de novembre remplit le ciel de nuées, de nuées si lourdes qu'elles semblaient tout écraser et qu'il n'y avait plus d'horizon. Alors, la neige se mit à tomber, lentement, patiemment, inlassablement ; au bout de quelques jours, les toits des métairies n'étaient plus que des dômes neigeux surmontés du chapiteau blanc de l'unique cheminée, et l'on ne voyait plus que le haut des portes et des fenêtres. Bêtes et gens étaient emprisonnés, claquemurés pour des mois dans la grande solitude hivernale.

Et le loup ?...

Un après-midi de février, alors que le soleil riait dans le ciel bleu et faisait fondre la neige, le jeune Siméon Meylan, un garçon d'environ quinze ans, s'était

aventuré du côté de l'Orbe pour voir si elle était dégagée de sa carapace de glace. Elle l'était, en effet. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir, dressée contre l'autre berge, une longue bête grise grattant avec application la mince couche de neige qui y était restée, puis croquant à grands coups de dents des proies minuscules – des vers peut-être – que le soleil venait de réveiller ! C'était le terrible Lucifer, si préoccupé de calmer un peu sa faim dévorante qu'il ne s'apercevait pas qu'on l'épiait par derrière. Mais quelle maigreur ! Positivement, il n'avait plus que la peau sur les os ! Et quelle déchéance : se contenter d'une telle pitance après les plantureux festins où il s'était vautré tout l'été !

Siméon, heureux de sa découverte, se retira sans bruit, se promettant de tirer parti de l'aventure. Le lendemain, à la même heure, il retrouva le loup au même endroit, s'affairant à continuer l'ouvrage commencé le long de la berge ensoleillée.

- Bon ! dit tout bas le jeune homme en se frappant le front. Mon vieux Lucifer, tu auras ton compte !... Il a dû t'arriver plus d'une fois de manger sans boire. Et bien cette fois-ci, tu ne te plaindras pas de l'échanson : ton repas sera arrosé dans les règles de l'art, je t'en réponds !

Dès l'aube, le jour suivant, à l'endroit de la berge où s'était arrêté le loup, il s'escrima de la pioche, de la pelle et ouvrit une fosse profonde ; puis il la remplit d'eau et la recouvrit de branches de sapin qu'il dissimula sous une légère couche de neige.

On devine le reste... Quand le loup arriva, pressé de commencer son repas, il posa lourdement ses deux pattes de devant sur la mince cloison de feuillage... Pouf ! il plongea la tête la première dans cette coupe d'un nouveau genre et y resta, la queue en l'air faisant panache au-dessus de la rivière.

Les gens du hameau, appelés par Siméon, s'esbaudirent fort à cette vue et, après avoir copieusement insulté cette queue, fierté du maudit Lucifer, rentrèrent en cortège, portant en triomphe celui qui les avait délivrés...

Bonnes gens du Chenit, vous saurez désormais pourquoi on appelle Gratte-Loup un des plus beaux coins de votre commune, bordé au sud par une gracieuse courbe de l'Orbe aux ajoncs frémissants, au nord par une tourbière toute rose de bruyères et où chantent sous la brise les pins aromatiques et les bouleaux aux troncs vêtus de vieil argent.

Edm. Piguet¹

¹ Connu également pour avoir écrit un petit texte « Sur la Côte », repris autrefois par les Editions Le Pèlerin.

Note : on aura saisi sans peine les anachronismes de ce conte fantastique. Par exemple, alors que régnaient les guerres de Bourgogne de part et d'autre de la frontière, à la fin du XVe siècle, le village de l'Orient n'existait tout simplement pas ! Cette précision couchée, rendons quand même grâce à Edmond Piguet de nous avoir offert à son tour une histoire de loup !